

L'Art de truquer l'Histoire

Poursuivant son réquisitoire, le porte-parole de Jacques Bonhomme analyse aujourd'hui le procédé du « communiqué », dont M. de Pierrefeu fut le virtuose, et précise le jugement historique que l'on peut désormais porter sur la bataille de Belgique-France, sur sa phase victorieuse à la Marne, sur ses responsables et ses véritables auteurs.

N. D. L. R.

Il y a une méthode de présenter les événements qui a admirablement réussi.

Elle consiste à subdiviser en épisodes une bataille unique. On fausse ainsi complètement l'opinion. Une seule grande bataille indécise devient alors une série de batailles perdues ou gagnées. Chaque belligérant y trouve intérêt pour son amour-propre. Chacun célèbre — dans un tout — des succès partiels.

Ce système est facilité par l'étendue, en durée et dans l'espace, de la bataille moderne aux effectifs monstrueux. L'une d'elles dure un mois jusqu'à l'épuisement complet des troupes et des munitions.

C'est la grande bataille d'août-septembre 1914.

Habilement, elle est morcelée en épisodes. D'abord Morhange et Charleroi. Victoire célébrée par les Allemands. Puis la retraite, butin et prisonniers que l'ennemi dénombre avec triomphe. Les engagements n'ayant été que partiels, la déroute n'est pas générale et s'achève en retraite.

Cette retraite, qui néglige tous points d'appui, qui abandonne tout, est aisément transformée en admirable retraite. En fait, elle n'a été que l'application de plans et d'ordres prévus depuis longtemps, à la suite du livre fameux du capitaine Gilbert, dont le succès absolu fut si néfaste : « Orléans, Nevers, Autun, Dôle, voilà les directions de nos lignes de retraite. »

A ce moment-là, le spectre de Sedan et de Metz fait frémir la conscience exaspérée d'une armée où l'âme de la nation, dans le péril le plus grave, s'incarne entièrement. Selon les mots même du général ***, il est advenu que « dans la carence du commandement, la collectivité a



(Dessin de Baudé.)



(Dessin de Baudé.)

agi en ses lieu et place ». Sa force a été telle qu'elle a pu réagir devant l'imminence du danger, sur le mécanisme même du commandement, à la première faute de l'adversaire.

L'ennemi est arrêté sur la Marne, repoussé jusqu'à l'Aisne.

En une seule, unique et immense bataille, deux armées à peu près égales, commandées toutes les deux par des castes imbuës d'erreurs équivalentes, en sont venues aux mains. Comme il n'y avait ni d'une part, ni de l'autre, cette supériorité nécessaire à la victoire, de part et d'autre, l'offensive brutale reste injustifiée, stratégiquement et tactiquement, et, forcément, la bataille reste indécise. Tel est l'exact résumé des faits.

L'Allemand seul y gagne : notre fer, notre charbon, nos provinces, la Belgique.

Mais le mensonge officiel (rédacteur M. de Pierrefeu, qui a donc bien le droit d'en parler à bon escient) a bâti une victoire éclatante en extrayant une phase glorieuse pour le pays, d'un ensemble piteux, pour le commandement.

Plus fâcheux pour nous que pour les Allemands, bien que des deux côtés les militaires eussent oublié le premier principe de l'art militaire.

— N'attaque jamais si tu n'es pas absolument sûr d'être le plus fort — où seulement là où tu es sûr d'être le plus fort.

Tel est, à mes yeux, l'enseignement de la bataille de Belgique-France d'août-septembre 1914.



Je suis d'ailleurs en accord complet avec le lieutenant-colonel Revol :

« En 1914, au moment où l'on eut la révélation du plan allemand d'invasion par la Belgique, le moindre gradé, dans notre armée, concevait l'extension nécessaire de notre aile gauche ; l'idée mère de la bataille de la Marne, consistant à menacer le flanc découvert des armées allemandes, n'ap-